PORTRAITS D'HIER

Etudes sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps

Publication bimensuelle illustrée : le 1er et le 15 de chaque mois

NUMEROS PARUS

Première série : Emile Zola, par Victor Méric. — Puvis de Chavannes, par Léon Werth . — Beethoven, par Georges Pioch. — Henrik Ibsen, par François Crucy. — Honoré de Balzac, par Manuel Devaldès. — Bakounine, par Amédée Dunois -

Deuxième série ; Baudelaire, par Gaston Syffert. — Jules Dalou, par Paul Cornu. — Gustave Flaubert, par Henri Bachelin. — J. Proud- bon, par Maurice Harmel. — Gustave Courbet, par Maurice Robin. — Goethe, par Raymond Darsiles.

Troisième série : Pierre Dupont, par G.Clouzet. — Pelloutier, par Victor Dave. — A. de Vigny, par Han Ryner. — Michelet, par Elie Faure. — Verlaine, par A- Waseige. — Léon Cladel, par G. Normandy.

Quatrième série : Edouard Manet, par Camille de Sainte-Croix. — Constantin Meunier, par M - C. Poinsot. — Eugène Delacroix, par Maurice Robin. — Clovis Hugues, par Gustave Kaiin — Alfred de Musset, par Paul Peltier. — Richard Wagner, par J.-G. Prod'homme.

Cinquième série ; Villiers de l'Isle Adam, par Victor Snell. — J.-B. Carpeaux, par Florian Parmentier. — Edgar Poe, par Maurice de Casanove. — Paul Cézanne, par Elie Faure. — Edgar Quinet, par Elie Reynier. — Tchernichevsky, par Vera Starkoff.

Sixième série : Rollinat, par Judith Cladel. — Pottier, par Ernest Museux. — Bjœrnstjerne Bjœrnson, par Maurice de Bigault. — Pasteur, par Gaston Sauvebois. — Buchner, par Victor Dave. — Fourier, par Harmel.

Chaque série coquettement brochée,1 fr.50,franco

Chaque numéro : 25 centimes franco — Etranger : 0.30 fr

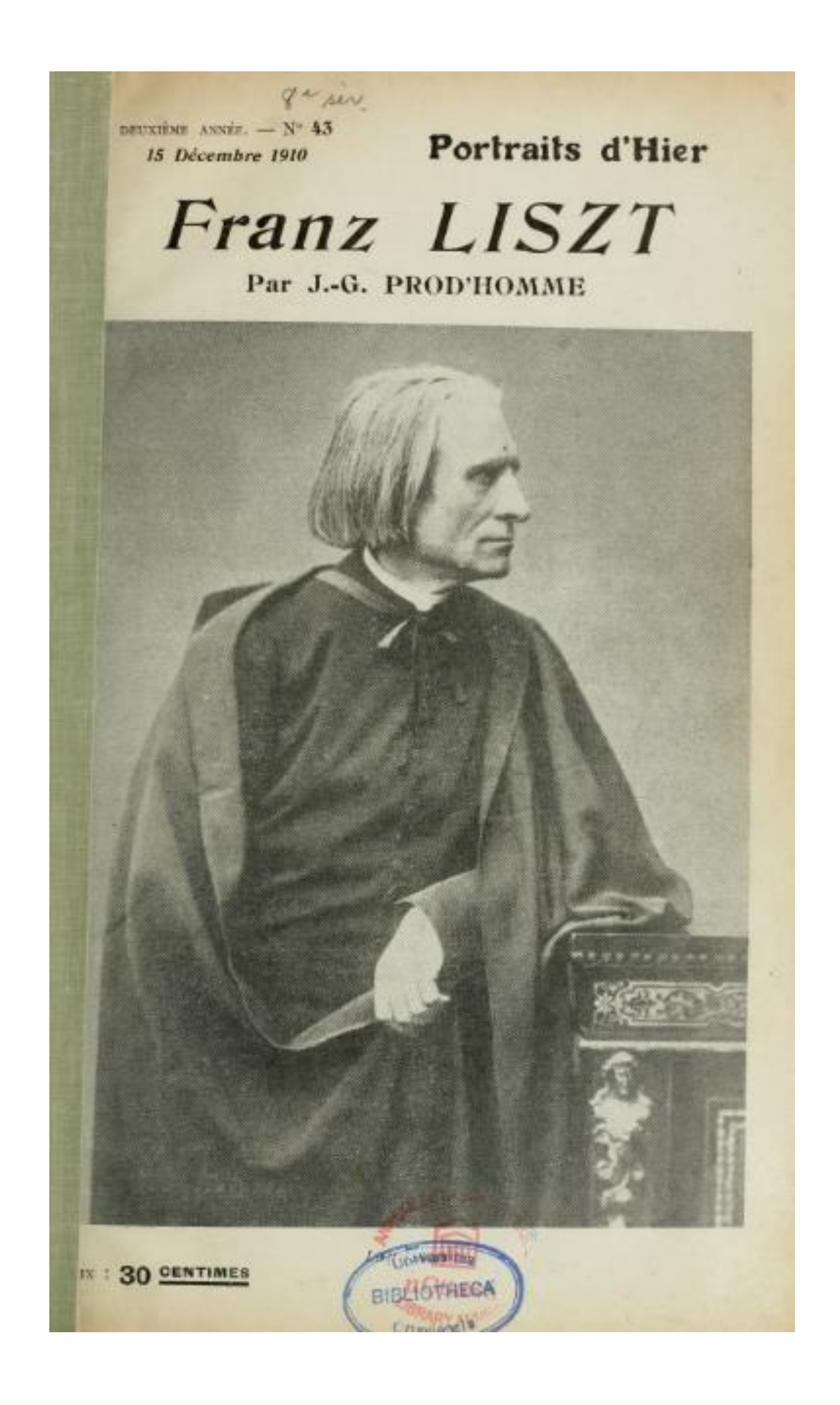
CONDITIONS D'ABONNEMENTS

FRANCE, ALGÉRIE TUNISIE	ÉTRANGER & autres colonies
Un an (2} numéros, ... 6 fr. »	Un an 8 f r .
Six mois (12 numéros).. 3 fr. »	Six mois 4 fr.
Trois mois (6 numéros). 1 fr. 50	Trois mois 2 fr .

" Portraits d'Hier " à H- FABRE, 20, Rue du Louvre, et 131, Rue Saint-Honoré PARIS (1er)

Franz LISZT

Par J.-G. PROD'HOMME



Dés longtemps, en Allemagne, Liszt était considéré comme un grand compositeur ; en France, depuis quelques années le public musicien semble vouloir lui accorder bientôt ce titre une certaine curiosité, comme toujours en pareille matière, curiosité qui se changera peut-être en une admiration consciente et réfléchie incita à écouter ses grandes compositions orchestrales ; on ne dit plus – l'on n'ose plus dire que Liszt «ce n'est pas de la musique» et l'on daigne enfin compter le Paganini du piano parmi les compos iteurs du XIX siècle. En même temps que les grands concerts permettent

d'apprécier ces beaux poèmes symphoniques qui compteront avec les symphonies de Berlioz parmi les plus importantes compositions musicales de l'époque post-beethovénienne la vie intime de Franz Listz nous est révélée enfin par ses écrits théoriques et critiques et surtout par une correspondance volumineuse et passionnée qui raconte au jour le jour pendant plus d'un siècle cette existence extraordinairement active et passionnée, ce caractère d'une bonté rare, inépuisable, et presque surhumaine.

I

Il y a un siècle, le prince Nicolas Esterhazv le dernier des protecteurs de Joseph Haydn, avait à son service, comme intendant de ses domaines, un ancien officier Hongrois, nommé Adam Listz[1] qui vivait à Raiding près d'Œdenbourg. Le 28 octobre 1811, sa femme, qui était d'origine allemande, mit au monde un fils qui reçut le prénom de Ferencz (François).Cet enfant fut, jusqu'à l'âge de six ans, d'une santé des plus chancelantes, il n'avait pas atteint l'âge de trois ans que ses parents faillirent le perdre. Il souffrait d'une maladie nerveuse et avait souvent la fièvre. « Au cours de sa sixième année, raconte son père, il m'entendit jouer un concerto pour piano en ut dièse mineur, de Ries. Il se pencha sur le piano, écouta de toute son oreille. Le soir, en revenant du jardin, il chantait le thème. Nous le fîmes recommencer, il ne savait pas ce qu'il chantait ce fut la première manifestation de son génie. Il me demanda de commencer à lui apprendre le piano. Au bout de trois mois, la fièvre avait disparu et ne nous inquiéta plus que par intervalles .
Adam Liszt, qui jouait du piano et de plusieurs instruments à archet, fut le seul maître de son fils pendant trois ans. Le jeune Franz n'avait que neuf ans lorsque, pour la première fois il parut en public. A un concert donné par un jeune aveugle, le baron Braun, à Œdenbourg, il joua un concerto de Ries en mi bémol majeur, et improvisa. Désireux de l'entendre, le prince Esterhazy, qui entretenait une chapelle célèbre, dont le chef était alors Hummel, successeur de Haydn, fit venir Franz à Eisenstadt, sa résidence. Bientôt après, Adam Liszt conduisit son fils à Presbourg. A la suite de cette seconde épreuve six magnats hongrois, parmi lesquels le comte Amadé,Apponyi, Szapary, décidèrent de faire au jeune pianiste une pension de 600 florins pour six ans, afin qu'il pût étudier sérieusement. Adam Liszt ,vint alors se fixer à Vienne pour veiller à l'éducation de son fils, qui prit des leçons de piano avec le célèbre Cari Czerny, de composition avec Salieri, l'auteur des Danaïdes, et Randhartiger.

Liszt resta deux ans à Vienne; il y parut pour la première fois en public le Ier décembre 1822,(à 11 ans) dans un concerto de Hummel, et pour la dernière, le 13 avril de l'année suivante. Il a raconté lui-même qu'à l'issue de ce concert d'adieu, Beethoven déjà bien vieux et souffrant toujours de son incurable surdité, vint à lui et l'embrassa avec enthousiasme. Il avait pressenti le premier le génie de ce petit prodige. Peu après, le père et le fils partaient pour la France.
A Paris, Adam Liszt chercha à faire admettre Franz au Conservatoire, alors Ecole royale de Musique. Mais l'italien Cherubini, qui présidait alors aux destinées de cet établissement national, refusa d'admettre le jeune pianiste sous prétexte qu'il était étranger. « Le petit Litz », ainsi que l'appelèrent bientôt les journaux, dut alors se contenter de prendre des leçons avec Paër et Reicha. Grâce aux recommandations du prince de Metternich, accueilli dans la plus haute société, choyé par le noble

---

1 Listz, qui avait en réalité douze ans lors de son arrivée à Paris passait pour en avoir que dix. Longtemps d'ailleurs on le crut né en 1813. Cette erreur a-t-elle pour origine une supercherie de son père ? On sait que le père de Beethoven avait aussi rajeuni son fils de trois ans. Ainsi Le Corsaire du 21 Janvier 1824 rendant compte d'un concert auquel Listz avait participé le 17 ,ainsi que Baillot dans les salons de Mme Cresp-Bayreytter écrivait : »Cet enfant, à peine âgé de onze ans et que l'on peut déjà placer à coté des plus grands maîtres, a excité le plus vif enthousiasme dans une improvisation où il a déployé une force de génie et d'exécution difficile à concevoir .

faubourg, il fut fêté comme un enfant prodige à l'égal de cet autre petit pianiste qui jadis était venu, à la cour de Louis XVI, et auquel on le comparait: Mozart. Au jour de l'an 1824, il était présenté au Palais-Royal, au futur Louis-Philippe. Partout où l'on faisait de la musique : aux Italiens, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, au Conservatoire, à la salle Erard, il se fit entendre, jouant tantôt un concerto de Hummel ou de Field, tantôt des impro- visations, des variations sur des thèmes populaires comme : Il pleut, bergère, ou Au clair de la lune...
Dans l'été de 1824,(à 12 ans)un premier voyage à Londres, qu'il fit en compagnie de son père et d'un membre de la famille Erard, le fit connaître des dilettantes anglais. L'année suivante, l'Académie royale de Musique représentait le seul opéra que Liszt ait jamais composé : Don Sanche ou le château d'amour, un acte sur des paroles de Théaulon et Rancé2.Don Sanche n'eut qu'un petit nombre de représentations au cours de l'hiver. Peu après, Liszt partait pour une tournée dans le Midi. « A Bordeaux, écrivait Le Corsaire3, on persiste à l'appeler le Nouveau Mozart »4. Il visita ensuite la Suisse française. Un nouveau voyage à Londres, en mai 1827, venait interrompre le cours de ses succès parisiens. Quelques mois plus tard, son père, qu'il avait accompagné aux bains de mer, à Boulogne, mourait dans cette ville (28 août).Liszt se trouva quelque temps dans le plus cruel embarras. Sa mère était en Autriche, il la fit revenir; les frais occasionnés par la maladie et la mort de son père l'avaient laissé dans une grande gêne : il vendit son piano d'Erard pour subvenir aux besoins les plus urgents.
Chaque fois qu'il aura l'occasion de parler de sa mère, il le fera avec la plus vive et la plus sincère affection filiale et c'est toujours vers elle qu'il se tournera dans les moments difficiles Il s'installa avec elle d'abord rue de Montholon,7 bis. Malgré sa santé très faible, il donnait force leçons de piano : « Je suis tellement chargé de leçons que tous les jours, depuis huit heures et demie du matin jusqu'à dix heures du soir, j'ai à peine le temps de respirer », écrit-il à la fin de 1829.
Dans ces années qui précédèrent la Révolution de Juillet, Liszt s'enthousiasma pour toutes les idées nouvelles ; il connut les romantiques, Hugo, Musset, fréquenta les Saint-Simoniens, plus tard fit la connaissance de Lamennais. L'auteur de Beethoven et ses trois styles, Wilhelm von Lenz, qui prit de lui des leçons en 1828, raconte dans ses souvenirs sur Liszt la première entrevue qu'il eut avec lui rue de Montholon:

Liszt était chez lui, écrit Lenz. C'était une grande rareté, me dit sa mère, une excellente femme au cœur allemand, qui me dit que son Franz était presque toujours à l'église, et ne s'occupait rien moins que de musique

---

2 « L'Académie royale de Musique vient de recevoir un opéra en un acte, musique du jeune Liszt, âgé de douze ans. Il en aura peut-être quarante lors de la première représentation. » (Corsaire du 29 mars 1825).« Les répétitions du Château d'Amour sont en pleine voie à l'Opéra, écrivait le même journal, le 15 octobre ; l'auteur-enfant, M. Liszt, est chaque fois à son poste ; il va, vient, écoute, corrige, admoneste l'orchestre, fait recommencer, se démène comme un autre Garât.

Il semble que ce soit un sergent de bataille,
Un sergent de bataille allant, en chaque endroit,
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

« Les amateurs disent beaucoup de bien de cette partition ; en cas d'un peu d'exagération, l'indulgence est là. » Don Sanche fut chanté par Nourrit et Prévost; et Mmes Grassari, Jawureck, Frémont, Sèvres et Montessu.

3 Le Corsaire,sous-titré journal des spectacles,de la littérature, des arts et des modes,est un quotidien français paru à Paris du 11 février 1823 au 14 novembre 1858.
4 La Mars, Lisct's Briefe, I. L. 2, pp. 2-3, 23 décembre 1829,à M. de Mancy.

C'était l'époque où Liszt voulait se faire Saint-Simonien, où le Père Enfantin rendait Paris inquiet, où Lamennais écrivait Les Paroles d'un Croyant, où Balzac faisait suivre La Peau de chagrin des Scènes de la vie privée. C'était la grande époque, et Paris était le nombril du monde. Là vivaient Rossini et Cherubini, Auber, Halévy, Berlioz, et le grand violoniste Baillot; le poète, depuis lors versé dans la politique, Victor Hugo, venait de faire paraître Les Orientales et Lamartine se délassait des efforts de ses Méditations poétiques. Et déjà se préparait la Révolution de Juillet; mais on était encore sous le ministère Martignac...

En Liszt, je trouvai un jeune homme maigre, pâle, aux traits infiniment attractifs Il était couché, profondément absorbé, perdu en soi, sur un large divan, et fumait au milieu de trois pianos, une longue pipe turque... »5. De plus en plus, dit Nohl6, le visage de Liszt prit les traits d'un Apollon, avec le type des deux oiseaux royaux, l'aigle et le lion : il était beau comme un jeune dieu; âgé de treize ans à peine, il inspirait déjà l'amour, suscitait des haines, allumait des jalousies..(Nohl)

Sa première passion fut pour une de ses élèves, Mlle de Saint- Cricq, « chaste et pure comme l'albâtre d'une coupe divine », disait-il plus tard à Janka Wohl. C'était en 1828; il semble que Liszt ait eu l'intention de l'épouser ; quoi qu'il en soit, cette passion fut brève, et peut-être contribua-t-elle à amener Liszt au mysticisme vers lequel il se sentait alors instinctivement attiré. Aussi Lamennais, parmi les hommes de 1830, eut-il une très grande influence sur lui : les Paroles d'un Croyant firent sur lui une forte impression.
Vers le même temps,Liszt faisait la connaissance de Heine,de Berlioz7,de Chopin, qui arriva à Paris en 1831,l'année même où Paganini enchantait les amateurs par son génie diabolique, analogue par plus d'un côté à celui du jeune pianiste.
Voici quinze jours que mon esprit et mes doigts travaillent comme des damnés, écrit-il à un ami genevois.

Homère, la Bible, Platon, Locke, Byron, Hugo, Lamartine. Chateaubriand, Beethoven, Bach, Hummel, Mozart, Weber, sont tous à l'entour de moi. Je les étudie, les médite, les dévore avec fureur; de plus je travaille 4 à 5 heures d'exercices :
3ces,6ces,8avcs,Trémolos,Notes répétées, Cadences,etc...,etc.).Ah! Pourvu que je ne devienne pas fou tu retrouveras un artiste en moi ! Oui, un artiste, tel que tu le demandes, tel qu'il en faut aujourd'hui:

« Et moi aussi, je suis peintre », s'écria Le Corrège la première fois qu'il vit un chef-d'œuvre...quoique petit et pauvre, ton ami ne cesse de répéter ces paroles du grand homme depuis la dernière représentation de Paganini, René, quel homme, quel violon, quel artiste ! Dieu, que de souffrances, de misère, de tortures dans ces quatre cordes !8.
C'est vers 1833 ou 34 qu'il fit la connaissance de Georges Sand : un court roman s'ébaucha entre elle et lui, dont il ne resta qu'une amitié de plusieurs années. « Mme Sand, disait-il quelque quarante

---

5 W.von Lenz, Die grossen Pianoforte-Virtuosen unserer Zeit,aus personlicher Bekanntschaft (Berlin, 1872), pp. 8-9.

6 Nohl, Liszt's Biographie, dans les Musiker-Biographien de Philipp Reklam.

7 A l'issue d'une audition de la Symphonie fantastique au Conservatoire, le 5 décembre 1831, et non après le séjour de Berlioz à Rome, comme on le dit généralement.

8 Lisct's Bricfc, I. L.5. M. Pierre Wolff à Genève, de Paris, 2 mai 1832.

ans plus tard, engluait un papillon et l'apprivoisait dans sa boîte, en lui donnant des herbes et des fleurs c'était la période de l'amour. Puis elle le piquait avec son épingle, alors qu'il se débattait, c'était le congé venant toujours de sa part. Après, elle en faisait la vivisection et l'empaillait pour sa collection de héros de roman. C'est ce trafic des âmes qui s'étaient données à elle sans réserve qui m'a finalement dégoûté de son amitié.9»
Il lui avait été présenté par Musset, qui le remplaça, comme on sait, dans l'affection de George Sand. D'un peu plus tard date sa liaison avec la comtesse d'Agoult, qui, elle aussi, imprima une nouvelle direction à cet esprit toujours en éveil. Liszt vécut environ dix années avec elle, et en eut trois enfants10. Marie de Flavigny, qui s'est rendue célèbre dans la littérature sous le nom de Daniel Stern, était née à Francfort, le Ier janvier 1806, d'un père français et d'une mère allemande; élevée au couvent, mariée de bonne heure, elle se détacha peu à peu des superstitions religieuses et des préjugés monarchiques et quitta définitivement la vieille société le jour où son cœur n'y fut plus... Mme d'Agoult était de ceux qui préfèrent le blâme du monde à leur propre mépris, et le scandale d'une révolte ouverte aux lâches compromis d'une hypocrisie sans moralité et sans dignité11. Malgré Liszt, qui s'était éloigné d'abord de Paris, avant leur liaison définitive, elle abandonna sa famille, et tous deux partirent pour la Suisse.
C'est de Genève que Liszt adressait à la Gazette musicale de Paris cet article sur la Condition sociale des Artistes qui, bien que paru sous son nom, était certainement plus qu'inspiré par sa compagne.
Après le voyage en Suisse, où il composa son Album d'un Voyageur, tandis que George Sand, qui vint passer le mois de septembre 1836 auprès de lui, en rapportait les Lettres d'un Voyageur, il partit pour l'Italie. L'année suivante, il passait quelque temps à Nohant. A Milan, à Venise, où il se faisait entendre en des séances triomphales, il travaillait entre temps à une réduction pour piano des Symphonies de Beethoven. Le 7 avril, il arrivait à Vienne, où il était appelé à donner deux concerts, au bénéfice des victimes d'inondations qui venaient de se produire en Hongrie; au lieu de deux, il en donna dix, puis revint à Venise. Il voyagea encore une année en Italie, visita Milan, Padoue, Florence, Rome, et ne rentra à Paris qu'en 1840, après avoir traversé l'Autriche-Hongrie, la Bohême et la Saxe.

« J'ai énormément travaillé en Italie, écrit-il à Clara Wieck, à la fin de 1839. Je crois avoir écrit de 4.000 à 5.000 pages de musique de piano. Si vous avez la patience d'en entendre un demi tiers, je serai charmé de vous le jouer tant bien que mal12. »

A Leipzig, où il arrivait bientôt, où il fit la connaissance de Schumann et retrouva Mendelssohn, le succès des trois concerts qu'il donna fut très limité. Quinze jours plus tard, il était à Paris. Mais au mois de mai, il repartait pour Londres; « un malheureux engagement » le retint en Angleterre plus de six mois; de passage à Hambourg, dans l'intervalle, il adressait de cette ville une lettre de rectification à Buloz, le directeur de la Revue des Deux-Mondes, au sujet d'un article où l'on parlait des « prétentions outrées et des succès exagérés de quelques artistes exécutants ». La Hongrie avait offert par reconnaissance un sabre d'honneur à Liszt pour le remercier des concerts qu'il avait donnés à Vienne, l'année précédente.

---

9 Janka Woiil. F. Liszt, pp. 158-150.
10 Blandine. née en 1835,femme de M. Emile Ollivier, morte en 1832; Cosima, née en 1837,qui épousa Mans de Bûlow puis Richard Wagner ; Daniel, né en 1839, mort à vingt ans, à Berlin.
11 L.de Ronchaud étude biographique et littéraire, en tête des Esquisses morales de D Sterk Paris, 1880). Cf. S. Rocheblavb, Une amitié romanesque : G. Sand et M"" d'Agoult. Revue de Paris. 15 déc.1894

12 Liszt's Briefe. 32 L. 23 de Pesth, 26 décembre 1839.

Les couronnes de fleurs jetées aux pieds de Mesdemoiselles Elssler et Pixis par les dilettantes, écrivait-il, sont d'éclatantes manifestations de l'enthousiasme d'un public; le sabre qui m'a été donné à Pesth est une récompense donnée par une nation sous une forme toute nationale.
En Hongrie, Monsieur, dans ce pays de mœurs antiques et chevaleresques, le sabre a une signification patriotique. C'est le signe de la virilité par excellence; c'est l'arme de tout homme ayant droit de porter une arme. Lorsque six d'entre les hommes les plus marquants de mon pays me l'ont remise aux acclamations générales de mes compatriotes, pendant qu'au même moment les villes de Pesth et d'Œdenbourg me conféraient les droits de citoyen et que le comitat de Pesth demandait pour moi des lettres de noblesse à Sa Majesté, c'était me reconnaître de nouveau, après une absence de quinze années, comme Hongrois; c'était une récompense de quelques légers services rendus, à l'art dans ma patrie, c'était surtout, et je l'ai senti ainsi, me rattacher glorieusement à elle en m'imposant de sérieux devoirs, des obligations pour la vie comme homme et comme artiste. ... Enfant, j'ai reçu de mon pays de précieux témoignages d'intérêt, et les moyens d'aller au loin développer ma vocation d'artiste. Grandi, après de longues années, le jeune homme vient lui rapporter le fruit de son travail et l'avenir de sa volonté; il ne faudrait pas confondre l'enthousiasme des cœurs qui s'ouvrent à lui et l'expression d'une joie nationale avec des démonstrations frénétiques d'un parterre de dilettantes. Il y a, ce me semble, dans ce rapprochement quelque chose qui doit blesser un juste orgueil national et des sympathies dont je m'honore13.

Ces fières et nobles paroles peignent bien Liszt tel qu'il fut toute sa vie : conscient de sa force et de sa puissance d'artiste, de la noble mission réservée à son génie. Une belle action et digne de son caractère, qu'il accomplit, comme toujours, sans forfanterie, allait bientôt lui être inspirée par les circonstances. Les Bonnois avaient résolu, pour glorifier leur compatriote Beethoven, de lui élever un monument Une souscription avait été ouverte qui, même en Allemagne, avait eu peu de succès. Paris y contribua pour la somme ridicule de 424 fr. 90. Lorsque Liszt apprit ce chiffre par les journaux, il fut saisi d'indignation, et écrivit à Berlioz : *« Une si piètre aumône réunie péniblement avec tant de tintamarre, ne saurait suffire à élever le tombeau de notre Beethoven »*. Et il offrit au comité bonnois la somme nécessaire à l'érection du monument. C'est grâce à Liszt que le Beethoven-Denkmal de Bonn, put être inauguré en 1845.
Après son premier voyage à Saint-Pétersbourg, Liszt fut nommé par le grand-duc de Saxe-Weimar kapellmeister en service extraordinaire. Pendant les sept années qui séparent cette nomination de celle de maître de chapelle à titre définitif, Liszt reprit ce qu'un de ses biographes a appelé son « chemin de croix », chemin dont les stations furent nombreuses, à travers toute l'Europe, de Londres à Constantinople, de Gibraltar à Kiew. Sa séparation d'avec la comtesse d'Agoult eut lieu en 1844, après trois étés passés avec elle dans une île du Rhin, à Nonnenwerth. Depuis quatre ou cinq ans, il vivait généralement seul, et avait confié ses enfants à sa mère, qui continuait l'habiter Paris, rue Pigalle,19.
*« Dans toute cette affaire, si sérieuse en ses suites, dit Janka Wohl, le cœur de Liszt ne fut pour rien. C'était une passion, ce ne fut jamais un amour14.»« Ce fut un hasard, un jeu, un caprice, un malheur »,*ajoute Lina Ramann.

---

13 Liszt's Briefe, I, pp38-40, de Hambourg, 26 Octobre 1840. L'année précédente, la Gazette musicale avait annoncé son mariage avec Pauline Garcia(depuis Mme Viardot).
14 Les Souvenirs, de Daniel Stern, furent vraisemblablement commencés lors de son voyage en Italie. Liszt engageait son amie à écrire, pour se désennuyer; elle commença alors cet ouvrage, et comme elle lui cherchait un titre : « C'est donc un titre qu'il vous faut pour vos Souvenirs ? demanda Liszt. En voici un : Poses et Grimaces. » (Janka Wohl, F. Liszt, p. 70).

Une union entre Liszt et la comtesse était impossible et le mot qu'on attribua à cette dernière : « Madame d'Agoult ne sera jamais Madame Liszt », ne fut jamais prononcé ; il n'eut même jamais l'occasion de l'être.« Il n'a jamais été question de mariage entre nous », déclarait Liszt, trente ou quarante ans plus tard. Et il ajoutait qu'il n'avait pas eu, par conséquent, à pousser la comtesse à se convertir au protestantisme pour faciliter son divorce. De rares allusions à cette situation se rencontrent dans les lettres échangées entre Liszt et ses amis, en 1845 : von Schober,Joseph d'Ortigue, Lamennais. Au premier, il écrit de Gibraltar, le 3 mars :

Ce qui m'arrivera au juste ce printemps et cet été, je ne le sais guère. En aucun cas, je n'irai à Paris. Tu sais pourquoi. Ma position incroyablement lamentable vis-à-vis de...a peut-être contribué, du moins d'une façon indirecte, à mon voyage hispano-portugais. Je n'ai aucun motif de m'en repentir, quoique mes meilleurs amis veuillent m'en détourner.
(En français): Parfois il me semble que ma pensée mûrit et que mes chagrins vieillissent prématurément à ce beau et profond soleil d'Espagne...15
Quant à Lamennais, Liszt lui mandait de Marseille, le 28 avril :

« Mes affaires ne me rappelant pas nécessairement à Paris, je préfère ne pas y revenir pour le moment. Au mois de juillet je compte aller à Bonn pour l'inauguration du monument de Beethoven et y faire exécuter une cantate que je viens d'écrire pour cette occasion. Le texte, du moins, en est assez neuf : c'est une sorte de Magnificat du Génie humain conquis par Dieu à la révélation éternelle à travers le temps et l'espace ; texte qui pourrait aussi bien s'appliquer à Goethe ou Raphaël, ou Colomb qu'à Beethoven. A l'entrée de l'hiver je reprendrai mon service à la Cour de Weymar, auquel j'attache de plus en plus une sérieuse importance16.

Lamennais répondait à cette lettre ou plus vraisemblablement à une lettre subséquente)par ce billet daté de Paris,23 mai 1845 :

«Vous vous trompiez beaucoup, mon cher Liszt, si vous pensiez que qui que ce soit pût réussir à me donner des préventions qui vous seraient défavorables, et personne certainement ne l'a essayé. Mais, il est possible que j'aie été indiscret en vous parlant le premier de choses délicates, et vous ne pouvez pas être en moi pour y juger de mes intentions. Ne craignez pas, au reste, une seconde indiscrétion de même sorte, et soyez persuadé de la conviction où je suis que tout ce que vous ferez sera bien fait. Tout ce qu'on peut souhaiter de bon à quelqu'un qu'on aime, je le souhaite de cœur17.

A quoi Liszt répliquait sans tarder :

Oh ! non. il n'y a pas, il ne saurait y avoir d'indiscrétion de vous à moi. Croyez bien que je ne me suis pas trompé sur le motif qui vous a déterminé à m'écrire avec une si grande bonté, et s'il m'était arrivé" de répondre trop vivement et trop longuement, veuillez bien me le pardonner. Surtout ne me punissez pas en me retirant la plus légère parcelle de votre sainte amitié18.

Les fêtes de Beethoven à Bonn eurent lieu du 11 au 13 août. Toute l'Europe musicale y était représentée, officiellement ou non. Liszt, à la générosité duquel elles étaient dues en grande partie,

---

15 Liszt's Briefe, I, p. 51, de Gibraltar, 3 mars 1845.
16 Liszt's Briefe, I, p. 55.
17 Briefe an Liszt, I. p. -3.
18 Liszt's Briefe, I, p.59, de « Dijon,1 juin 1845 FT. Liszt venait de passer trois jours chez Lamartine.

en partagea la direction avec Spohr. D'emblée, écrivait Berlioz au Journal des Débats, sa cantate le plaçait très haut parmi les compositeurs. Comme virtuose, il exécutait le Concerto en ut mineur. Après ce festival, il se retira quelque temps avec sa mère et ses enfants sur les bords du Rhin et rentra à Paris vers la fin de l'année. Il repartait en hiver pour l'Alsace, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie ; faisait répéter avec Berlioz Roméo et Juliette à Prague, s'arrêtait chez le prince Lichnowski, au château de Groetz, d'où il adressait à son ami Schober[19] un plan d'article sur la Wartbourg[20], qu'il rêvait de restaurer.

Enfin l'année 1847 l'amenait de nouveau en Russie, où il faisait coup sur coup deux séjours, séparés par une excursion en Orient. Sa carrière de virtuose ambulant touchait à sa fin. A Kiew, chaque année, les riches seigneurs du Sud de la Russie avaient l'habitude de se réunir pour les affaires. Liszt, qui s'y trouva à ce moment, c'était en février, reçut, à l'occasion d'un concert de bienfaisance, un billet de cent roubles de la part de la princesse Sayn-Wittgenstein. Listz alla remercier celle-ci sans retard, et c'est ainsi qu'il fit sa connaissance.

Le concert eut lieu le 2 février (orthodoxe) dans la salle de l'Université; quelques jours plus tard il faisait exécuter à l'église un Pater noster de sa composition. La princesse y assistait. Cette musique, dit Mme La Mara, la saisit profondément et lui révéla la vocation créatrice de ce maître unique du piano. Bientôt il lui parla de ses compositions projetées. Frappé par les impressions qu'avait fait naître dans son esprit la Divine Comédie, de Dante, il projetait de faire entendre cette musique avec accompagnement de dioramas. 20.000 thaler lui étaient nécessaires pour l'exécution de ces dioramas. Electrisée par cette idée la princesse s'offrit à lui donner la somme, mais le projet ne fut pas mis à exécution [21].

Carolyne Ivanovna était née en 1819 à Monasterzyska (gouvernement de Kiew); mariée à dix-sept ans au prince Nicolas Sayn-Wittgenstein, officier de cavalerie, elle eut bientôt une fille, la princesse Marie, qui allait devenir sa seule consolation, car le prince ne tarda pas à trouver insupportable la vie de famille, et la princesse devint par ce fait, libre de tout lien. Elle invita Liszt dans ses terres de Podolie[22], et, lorsqu'il eut terminé sa tournée en Crimée et à Constantinople, il vint dans sa résidence de Woronince, à la fin de l'année. La princesse résolut bientôt d'abandonner la Russie. Sous prétexte d'une saison à Calsbad, et malgré les difficultés qu'on pouvait avoir alors à traverser les frontières, par suite de la Révolution, elle gagna le territoire autrichien. A Ratibor et à Krzyzanovitz, elle fut l'hôte du prince Lichnowski[23], député au Parlement de Francfort, qui devait périr quelques mois plus tard,

---

19 Franz Adolf Friedrich Schober (à partir de 1801 von Schober), né le 17 mai 1796 au château de Torup près de Malmö et mort le 13 septembre 1882 à Dresde, est un poète et librettiste autrichien, qui fut aussi lithographe, acteur à Breslau et Legationsrat à Weimar. Il a été entre autres l'un des amis intimes de Schubert.

20 Le château de la Wartbourg (en allemand : Wartburg) est situé sur une colline au sud-ouest d'Eisenach en Thuringe, d'où il surplombe la ville.

21 Lisct's Briefe an die Prinzessin, préface

22 La Podolie (en ukrainien: Поділля, Podillia ;en polonais Podole;et en russe : Подолье,Podol'e)est une région historique européenne située au centre-ouest de l'Ukraine. Ses capitales successives ont été Bratslav, puis Kamianets-Podilskyï jusqu'en 1914 et ensuite Vinnytsia. Le nom de Kamianets-Podilskyï vient de kamin' (камінь) signifiant « rocher » en vieux-slave, et de Po-dol'na (По-дольна) signifiant « autour des vallées » en vieux slave. C'est en effet un plateau au relief de collines et de vallées, parcouru par le fleuve Boug méridional et bordé au sud-ouest par le fleuve Dniestr.

23 Felix von Lichnowsky (en entier Felix Maria Vincenz Andreas Fürst von Lichnowsky, Graf von Werdenberg), né à Vienne le 5 avril 1814 et mort le 19 septembre 1848, est une personnalité politique prussienne. Lorsque le soulèvement éclate le 18 septembre à la suite d'une décision du Parlement concernant la trêve de Malmö il sort avec le général von Auerswald Découverts, von Auerswald est tué et Lichnowsky battu à mort. Il meurt le lendemain dans la villa du baron Moritz von Bethmann (de) à Francfort-sur-le-Main. La première guerre de Schleswig ou première guerre russo-danoise est un

victime de la Révolution. A Krzyzanovitz, Liszt attendait la princesse qu'il accompagna jusqu'à Grœtz, chez le prince Richnowsky.

« Je serais très heureux, écrivait-il alors à son ami Schober, que tu aies l'occasion de connaître F. W.[la princesse]. C'est sans aucun doute un exemplaire de luxe tout-à-fait extraordinaire et complet d'âme, d'esprit et d'intelligence,[en français]: avec prodigieusement d'esprit inclusivement. » (22 avril 1848, du château de Grœtz).

Bientôt, la princesse arrivait en Saxe. En passant par Vienne, elle avait vu les barricades qui se dressaient là comme dans toutes les capitales de l'Europe ; elle visita Raiding, et arriva à Weimar, où, sur les conseils de Liszt, elle se recommanda à la grande-duchesse Marie Polovna, sœur de l'empereur Nicolas. Elle s'installa au château de l'Altenbourg, qui, pendant près de quinze ans, allait devenir le centre d'une petite cour d'artistes et de poètes et, grâce au génie bienfaisant de Liszt et de cette femme supérieure, rendre pour un temps, à la résidence grand-ducale, un lustre qu'elle avait perdu depuis la mort de Gœthe!

II

La «Période de Weimar »,ainsi qu'on appelle généralement le temps pendant lequel il remplit dans la petite résidence saxonne les fonctions de kapellmeister, fut pour Liszt compositeur une suite d'années extraordinairement fécondes. De 1847 à 1859, tout en com-posant ses grandes œuvres: les Poèmes symphoniques, Faust, Dante, Le Christ, Sainte Elisabeth, la Messe de Gran, d'innombrables œuvres de moindre importance pour piano, Liszt prit grâce à sa position officielle, la tête du mouvement musical moderne, et lui imprima une vigoureuse impulsion. C'est lui qui fut l'initiateur de ce qu'on appelait la « musique de l'avenir ».Devinant ou encourageant les jeunes talents, se dévouant à Wagner, donnant asile à Berlioz, pour ne parler que des plus notables, il forçait l'attention du monde à se tourner vers cette petite capitale à laquelle sa seule présence donnait une vie, une activité intellectuelle que nulle ville allemande ne présentait à cette époque.
Quittant son domicile de l'hôtel Zum Erbprinz, Liszt, au bout d'un an, s'installait dans une aile du château occupé par la princesse Sayn-Wittgenstein. L'Altenbourg[24] devint dès ce moment, et pendant une douzaine d'années, le rendez-vous de tout ce qui avait un nom en Europe, dans les arts, les sciences ou la littérature. Les musiciens ses disciples : Hans von Bùlow, Tausig, Hans von Bronsart, Pruckner, Klindworth, Joachim, Remenyi, Vieuxtemps, Sivori, Bazzini, Damrosch, Cossmann, Rafr, Cornélius, Drœseke, Jaëll, Litolfr, Edouard Lassen, Smetana, Robert et Clara Schumann, Henselt, Robert Franz, et tant d'autres : Dingelstedt, Freytag, Gutzkow, Auerbach, Hebbel, parmi les écrivains; le peintre Kaulbach, dont les fresques l'inspirèrent, Rietschel, l'auteur du monument de Gœthe et Schiller, furent les hôtes de l'Altenbourg.
L'heure était grave pour l'Allemagne: sur tout son territoire, les soulèvements allaient éclater « pour l'unité et la liberté » germaniques. La Révolution venait d'éclater à Paris; une lettre de Jules

---

conflit qui oppose la Confédération germanique au Danemark du mois de mars 1848 jusqu'en 1851. L'armistice de Malmö signé le 26 août 1848 marque un premier cessez-le-feu dans le conflit. Mais la trêve est rompue par le Danemark le 10 juillet 1849. La paix est signée à Berlin le 2 juillet 1850. Un mois plus tard, le protocole de Londres est signé, qui réhabilite les distinctions entre les duchés et le Danemark. Un deuxième protocole est signé à Londres en 1852, qui accorde la succession des duchés au royaume du Danemark et garantit l'autonomie de ceux-ci.
24 Altenbourg en allemand : Altenburg est une ville de l'est du land de Thuringe (Allemagne) d'environ 33 000 habitants, située au sud de Leipzig. La ville est le chef-lieu de l'arrondissement du Pays-d'Altenbourg et elle fait partie de la Région métropolitaine du triangle saxon

Janin l'annonçait, écrite *« au milieu d'une émeute qui est peut-être une révolution à l'heure où plus d'un honnête homme met la dernière main à ses affaires »25,*racontant les premiers événements, prélude d'un soulèvement européen. Liszt transmettait ces nouvelles à la princesse Wittgenstein, qui approchait en ce moment de la frontière, quittant pour jamais la Russie; mais, écrivait-il. « ces détails n'importent guère d'ailleurs, en ce moment26. Car, ajoutait-il quinze jours plus tard,« le seul point qui reste fixe dans mon esprit est que nous devons nous revoir au plus tôt 27». Enfin, la princesse arrive à Weimar et c'est, pendant la période qui précède l'installation de Liszt à l'Altenbourg, une suite de petits billets dans le genre de ceux-ci:

Bonjour, bonjour, bonne journée! Je vous envoie ma prière du matin, qui est toute d'actions de grâce.
Bonjour, mon bon ange! On vous aime et vous adore du matin au soir et du soir au matin.
On vous attend et on vous bénit, chère lumière de mon âme!28.

Une autre fois, l'année suivante, Liszt mande à la princesse que

« les nouvelles de Vienne sont très graves, et vers le milieu de mai, on lit ces trois lignes :Pouvez-vous remettre au porteur 60 thalers? Wagner est obligé de fuir, et je ne puis pas lui venir en aide pour le moment. Bonne et heureuse nuit!29.

C'est Wagner qui, fuyant de Dresde, après le soulèvement dans lequel il s'est fortement compromis, est venu demander un asile à son ami, « la nouvelle de son Steckbrief (Fiche de renseignements)est arrivée ici le jour de la Représentation de son Tannhäuser, ce qui l'a empêché d'y assister30»
Maintenant que Wagner, exilé, avait perdu, avec sa place de kapell- meister à Dresde, toute ressource de faire jouer lui-même ses œuvres en Allemagne, Liszt allait se dévouer: à cette tâche sans compter, donnant la vie de la scène aux créations si contestées du maître31.
Tandis que Wagner errait en France et en Suisse, Liszt saisissait la première occasion de faire représenter, après Tannhœuser, le Lohengrin encore inédit. A la fin d'août 1850, Weimar, où Gœthe avait longtemps vécu, voulut célébrer avec éclat le centième anniversaire de sa naissance, les événements de l'année précédente ne l'ayant pas permis. De grandes fêtes eurent lieu, en l'honneur de Goethe et de Herder32, du 24 au 28 août; le premier jour fut joué le Prométhée de Herder, accompagné d'une partition de Liszt; le 25 il y eut le pèlerinage à la maison de Herder, et l'inauguration du monument de Goethe, par Schaller; enfin, le 28, le théâtre ducal donna, avec un prologue de Dingelstedt, la première représentation de Lohengrin. Et non content d'avoir fait connaître le chef-d'œuvre par la scène, Liszt faisait bientôt paraître sa brochure sur Tannhœuser et Lohengrin.
Il essayait aussi de fixer Dingelstedt à Weimar et d'achever avec lui la transformation de la scène grand-ducale; mais comme celui-ci l'écrivait :

---

25 Briefe an Liszt, I, L. 70, pp.91-95,de « Paris 24-26 février
26 Liszfs Briefe an die Furstin, I, p. 26, L. 19, de Weymar, 28 février 1845.
27Id., ib., L. 21, du 19 mars 1848.
28 Id., ib., L.26,29,31.
29 Id., ib., L.36.
30 Lisat's Briefe, I,p.76,L.59,à Cari Reinecke, de « Weimar,30 mai 1849 ».
31 Liszt dut partager d'abord la place de kapellmeister avec Chélard, (jusqu'en 1850) qui considérait les œuvres de Wagner comme des monstruosités ; il parvint cependant, dès son arrivée à Weimar, à faire mettre le Tannhàuser en répétition ; la première eut lieu le 16 mai 1849.

32 Johann Gottfried (von) Herder (né le 25 août 1744 à Mohrungen et mort le 18 décembre 1803 à Weimar) est un poète, théologien et philosophe allemand.

Nôtre conspiration contre le théâtre d'Athènes sur Ilm parait tout à fait avortée. Trois jours après votre départ de Weimar, je reçus une lettre de Zigesar, qui me mandait qu'il n'a aucun espoir d'attirer chez lui telles personnes qui pourraient l'aider dans ses projets de réformes33.

Liszt écrivait en outre sa brochure de la Fondation Goethe, travaillait de concert avec la princesse à son étude sur Chopin, demandait à Berlioz son Benevenuto Cellini, tombé jadis à l'Opéra de Paris34. Berlioz lui-même venait diriger ses œuvres à plusieurs reprises, sous les auspices de Liszt: une première fois, en novembre 1852, une semaine entière lui était consacrée; on jouait Benevenuto Cellini deux parties de la Damnation, Roméo et Juliette, Harold en Italie.
C'est à Weimar que, quatre ans plus tard, la princesse Wittgenstein lui donnait l'idée des Troyens et l'encourageait dans des lettres dont nous n'avons que les réponses, à persévérer malgré tout dans l'achèvement de son ouvrage. C'était vers le même temps l'introduction sur la scène de Weimar, du Hollandais volant, de Wagner35,et plus tard la première malheureuse du Barbier de Bagdad36, de Cornélius, qu'il tenait en très haute estime.
Malgré toutes ces occupations, Liszt trouvait le moyen de voyager encore de temps à autre, d'assister aux Musikfeste de Brunswick. de Karlsruhe et d'Aix-la-Chapelle, d'aller voir Wagner à Zurich, où il retrouvait le poète révolutionnaire Georges Herwegh, une ancienne connaissance parisienne.
La direction musicale du Musikfest de Carlsruhe ayant été trouvée, en général, insuffisante pour la presse, il écrivait à ce propos à Richard Pohl:

Là comme ailleurs, la lettre tue l'esprit, ce à quoi je ne souscrirai jamais, quelque spécieuses que puissent être dans leur hypocrite impartialité les attaques auxquelles je suis exposé.
Pour les ouvrages de Beethoven, Berlioz, Wagner, etc., je vois moins qu'ailleurs les avantages (que du reste je contesterai assez sciemment même ailleurs) qu'il pourrait y avoir qu'un directeur s'avise de fonctionner en guise de moulin à vent et de suer à grosses gouttes pour communiquer de la chaleur à son personnel. Là surtout où il s'agit de comprendre et de sentir, de se pénétrer par l'intelligence, et d'embrasser les cœurs dans une sorte de communion du beau, du grand et du vrai de l'art et de la poésie, la suffisance et la vieille routine des maîtres de chapelles habituels ne suffisent plus, et sont même contraires à la dignité et à la sublime liberté de l'art. Aussi n'en déplaise à ces critiques complaisants, je m'en tiendrai en toute occasion ultérieure à mon « insuffisance », par principe et conviction, car jamais je ne m'accommoderai du rôle d'un « Profoss » de la mesure, ce à quoi mes vingt-cinq années d'ex- périence, d'études et de sincère passion pour l'art ne me rendent aucunement propre...Je crois vous l'avoir déjà dit : la véritable tâche du maître de chapelle consiste, selon moi à se rendre ostensiblement quasi inutile. Nous sommes pilotes et non manœuvres. Et bien même que cette idée rencontrerait dans le détail plus d'opposition encore, comme je la tiens pour juste, je ne saurais la changer 37.

---

33 Briefe an Liszt.I. p,146,!..ro6, de Stuttgart, le 5 novembre 1850. Zigesar était l'intendant.

34 La première Benvenuto Cellini, à Weimar, eut lieu le 20 mars 1852.

35 Cette représentation eut lieu le 16 février 1853. Riensi fut représenté pour la première fois à Weimar le 26 décembre 1860.

36 En 1858.
37 Liszt' s Briefe, I, p. 144, L. 105, de Weymar, s novembre 1853.

Durant cette période, Liszt arrive à sa pleine conscience d'artiste. Vers lui se tournent tous les espoirs de ceux que par dérision on appelait les musiciens de l'avenir, de ceux qui aujourd'hui triomphent avec Wagner, avec Berlioz, avec Schumann, avec Franck. Franck! Liszt fut un des premiers à pressentir son génie. M. Franck s'étant adressé à moi pour une recommandation, plus particulière, auprès de vous, écrivait-il un jour à l'éditeur parisien Escudier, je satisfais bien volontiers à son désir en vous adressant ces lignes. Il y a bien des années que j'ai pris une opinion très favorable du talent de composition de M. Franck par l'audition de ses Trios fort remarquables à mon sens et très supérieurs à d'autres ouvrages du même genre publiés ces dernières années... Son oratorio « Ruth » contient également de fort belles choses, et porte le cachet d'un style élevé et bien soutenu38.
Dans cette petite cour renouvelée sans cesse qui gravitait autour du maître, le moins intéressant sujet n'était pas Hans de Bùlow, qui épousa Cosima Liszt en 1857. Bulow vint à Weimar au milieu de l'année 1851 ; jusqu'à sa mort, il ne cessa d'entretenir avec son maître une active correspondance, d'un ton généralement gai, enjoué, humoristique jusqu'au calembour, et qui montre combien ces deux hommes, malgré la différence d'âge et de situation, animés d'une curiosité universelle, d'une activité presque égale, étaient faits pour se comprendre et s'aimer. Liszt s'ingénie dès le début comme il fait avec Wagner, avec tous ceux qui veulent s'approcher de lui, à ne faire montre d'aucune supériorité. Cet homme que le respect de tous commence à entourer, qui domine tout le monde par l'ascendant de son génie, n'est pas un maître pour ceux qui lui demandent des conseils, mais bien un ami, auquel on ne recourt jamais en vain. Aussi, sur quel ton amical répond-il à tous ceux qui s'adressent à lui, et avec quelle égale complaisance. Jamais un refus opposé à une demande, quelle qu'elle soit. Et, quand aux critiques, souvent hai- neuses,injustes, ironiques, que ses œuvres suscitent, il y répond en général par un mépris hautain. Il s'en expliquait un jour avec Wilhelm von Lenz:

Il y a tant de demi-gens et de demi-habiles (lesquels sont pour l'art au moins aussi dangereux que l'est le Demi-Monde, selon la dénomination d'Alexandre Dumas pour les mœurs) qui disent des sottises si entières sur mon compte dans les journaux et ailleurs, que je ne voudrais vraiment pas mourir encore, ne serait-ce que pour ne pas interrompre leur belle besogne. Vous vous plaignez déjà d'un seul merle sifflant, pastoralement perché sur votre livre que dirai-je donc des croassements de cette nuée de corbeaux et « d'obliques hiboux » qui s'étend comme un « cordon épidémique » tout le long des partitions de mes Poèmes symphoniques ? Heureusement, je ne suis pas de composition assez facile pour me laisser déconcerter par leur « concert » et continuerai fermement mon chemin jusqu'au bout, sans prendre d'autre souci que de faire ce que j'ai à faire et ce qui sera fait, je vous le promets [39].

Plusieurs événements d'ordre privé allaient modifier l'existence de Liszt et de la princesse Wittgenstein et décider leur départ de Weimar. La princesse Marie épousait, en octobre 1859, le prince Hohenlohe- Schillingsfùrst ; en décembre. Liszt perdait son fils Daniel, âgé de vingt ans. Au mois de mai de l'année suivante, la princesse partait de Weimar pour Rome, afin de hâter les formalités de son divorce, le prince Wittgenstein, de religion protestante, ayant pu se remarier ; elle pensait obtenir du pape la dissolution de sa première union et déjà la date de son mariage avec Liszt était fixée au 22 octobre 1861, cinquantième anniversaire de la naissance du maître Le 20, Liszt arrivait à Rome, incognito. Le mariage devait avoir lieu le surlendemain matin à l'église San Carlo al Corso ; mais un coup de théâtre inattendu allait remettre à une date indéterminée l'accomplissement de cette cérémonie si longtemps attendue. Des parents de la

---

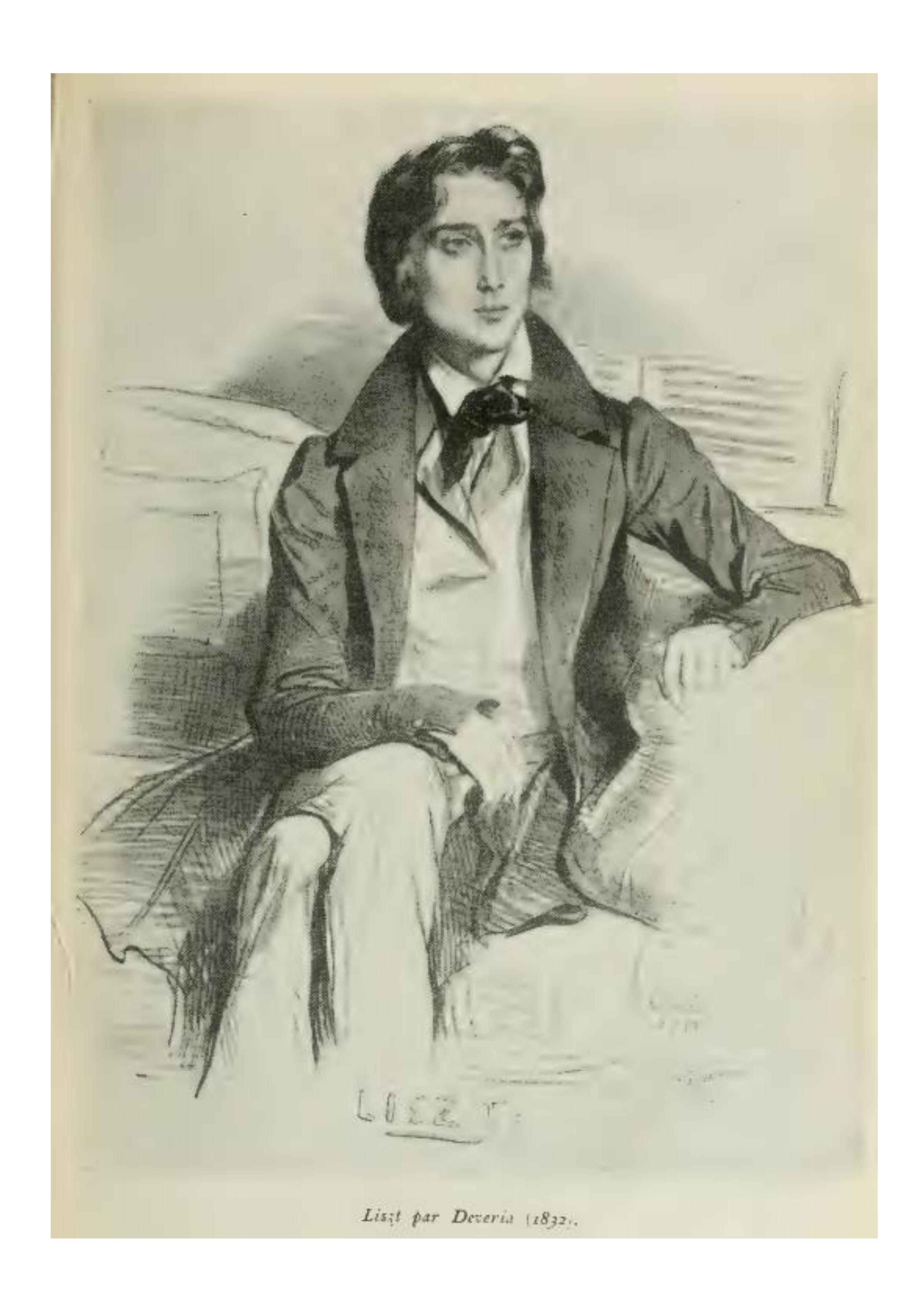
38 Liszt's Briefe, I, p. 133-134, de « Weymar, 22 mars 1853. »

39 Liszt' s Briefe, I, p. 268, L. de Weymar, 24 mars 1857.

princesse, qui se trouvaient à Rome, conjurèrent le pape, par l'intermédiaire d'un haut dignitaire de l'Eglise, de mettre opposition au mariage.
Le 21 au soir, Liszt était chez la princesse, lorsqu'un envoyé du pape vint signifier l'ordre de remettre la cérémonie- « Une nouvelle si inattendue frappa la princesse en plein cœur elle ne s'en remit jamais de sa vie. Et dès lors elle renonça dans une sorte de crainte superstitieuse, à l'union qu'elle avait désirée de toutes ses forces, avec l'artiste qu'elle aimait par-dessus tout [40].
Il y avait un an et demi que Liszt était éloigné de la princesse lorsqu'il la retrouva à Rome. Malgré les instances du grand-duc et la grande-duchesse, il avait résolu de quitter Weimar, sans espoir de retour.

---

40 Biefe an die Fiirstin, II. pp. 180-191. « samedi matin 29 juin 1861.



Liszt par Deveria (1832).

« Depuis 1848 jusqu'au moment du mariage de la princesse Marie, explique-t-il à la grande-duchesse, c'était elle qui demeurait le centre de gravitation, Schwerpunkt, de toute notre position. Ce qui pouvait convenir à son présent ou à son avenir, devenait nécessairement impératif pour

nous. Depuis lors, mon centre de gravitation, sans précisément changer pour cela, ne peut être que la princesse Carolyne. Donc je n'ai à m'occuper avant et par-dessus tout que d'elle, et d'elle seule. Je sais qu'elle me suit aveuglément et par une affection et un dévouement tels qu'il ne peut pas même être question de sacrifice entre elle et moi. C'est par ma volonté qu'elle est restée
à Rome jusqu'à présent, et y restera probablement encore quelque temps. Cependant le moment peut venir, où j'aurais à lui demander de quitter Rome. Pour ce cas, je dois me tenir prêt à lui rendre son existence tolérable. Or, à tort ou à raison, j'ai la vanité de croire que si tout mon temps lui est dévolu, ses souffrances s'apaiseront.
Les obstacles qui se sont opposés à notre mariage, pouvaient se perpétuer indéfiniment. Je ne m'avise plus de compter sur une solution favorable de notre destinée. Au contraire, je ne compte qu'avec les mauvaises chances, afin de nous préserver autant que possible de leurs atteintes. Tels que nous sommes faits l'un et l'autre, nous n'avons au fond besoin que de nous-mêmes. Plusieurs auraient pu sans doute nous rendre en bonne conscience de bons services. Mais puisqu'au lieu de cela, on ne nous en a rendu que beaucoup de mauvais, il faut bien tenir les faits pour ce qu'ils sont, et sans rien céder de notre droit, accepter franchement le sort qui nous a été préparé [41]»

Peu après la chute retentissante de Tannhœuser à l'Opéra, Liszt avait fait, en mai et juin 1861, un voyage à Paris ; chaque jour, selon sa coutume, il rendit compte à la princesse de l'emploi de son temps, des nombreuses personnalités qu'il voyait, musiciens, artistes, grands seigneurs, qu'il avait connus lors de ses voyages aux quatre coins de l'Europe. La princesse de Metternich le présente à la cour des Tuileries.

« *Elle a persuadé à la Cour et à la ville que j'avais du talent, écrit-il le 28 mai, et que j'étais un individu convenable qu'on pourrait choyer. Elle y réussit d'une façon surprenante, ainsi qu'il lui sied de réussir en toutes choses. Leurs M. M. l'Empereur et l'Impératrice ont été véritablement d'une gracieuseté de bienveillance tout à fait exceptionnelle pour moi. J'ai tout lieu de leur en être personnellement reconnaissant. Il est question aussi de m'avancer de suite au grade de commandeur de la Légion d'honneur... Mercredi dernier, Sa Majesté m'a demandé quel était le sentiment de l'Allemagne par rapport à la politique actuelle. « Celui d'une grande hostilité contre la France, assez naturelle, du reste. » Il observa qu'il n'admettait pas que ce soit naturel, sans pour cela désapprouver ma réponse* [42] »

Un mois plus tard. Liszt avait revu la comtesse d'Agoult ; il avait eu avec elle une longue conversation qu'il rapportait à la princesse :

Nélida ne m'a point revu pour me parler de quoi que ce soit qui aurait pu nous intéresser mais seulement parce que beaucoup de personnes lui parlaient de moi, de mes petits succès et même de mes bons mots. Le nom de mes filles n'a été prononcé qu'en passant, à la fin de ma dernière visite le jour de mon départ de Paris. Alors elle me demanda pourquoi j'avais empêché Cosima de suivre sa véritable vocation qui était de parcourir une carrière d'artiste ! Selon Nélida, c'était ce qui convenait le mieux ! Sur ce point, comme sur tant d'autres, il ne m'est pas loisible de partager son avis. Ce dissentiment radical de nos deux natures s'est de suite montré à notre première entrevue...
Elle fut frappée de l'isolement volontaire dans lequel je me tiens, aussi peut-être de l'étrange conséquence qui se trouve de fait dans la vie artistique sans qu'elle s'en soit jamais beaucoup

41 Biefe an die Fiirstin, II. pp. 180-191. « samedi matin 29 juin 1861. »
42 Id., ibid., pp. 177-178, de Paris, 28 mai.

aperçue, mais qui en ce moment semblait flamboyer à ses regards. En m'écoutant ainsi parler de moi, de mon égoïsme et de mon ambition, de la part que je fais au public et de celle qui demeure réservée à l'artiste, de la parfaite identité de ses efforts d'autrefois avec mes idées d'aujourd'hui, de la permanence de ce moi qu'elle avait trouvé si haïssable elle ressentit je ne sais quelle émotion, et tout son visage se couvrit de larmes. Je l'embrassai sur le front, pour la première fois depuis de longues années, et lui dis : « Tenez, Marie, laissez-moi vous parler la langue des paysans. Que Dieu vous bénisse ! Ne me souhaitez pas de mal ! » Elle ne put rien me répondre à ce moment, mais ses larmes coulèrent plus abondamment. Ollivier m'avait raconté que lors de son voyage en Italie avec elle, il l'avait vue plusieurs fois pleurer amèrement à divers endroits qui lui rappelaient plus particulièrement notre jeunesse. Je lui dis que j'avais été touché de ce souvenir! Elle me dit en balbutiant presque : « Je resterai toujours fidèle à l'Italie — et à la Hongrie ! » Là-dessus, je la quittai doucement. En descendant l'escalier, l'image de mon pauvre Daniel m'apparut ! Il n'avait pas été question de lui d'aucune manière durant les trois ou quatre heures que j'ai causé avec sa mère..[43].

De Paris, Liszt revenait à Weimar, où il ne faisait que passer, allait à Berlin, auprès de Hans de Biilow et de sa fille Cosima, puis, par Francfort, rentrait en France. De Marseille avant de s'embarquer pour l'Italie, le 12 octobre, il écrivait à son amie :

Grâces à Dieu, nous voici un peu rapprochés et ma poitrine pourra se dégonfler à regarder la mer. A vrai dire, je n'y tenais plus nulle part en Allemagne !
Mon long exil va finir. Dans cinq jours je retrouverai en vous patrie, foyer et autel. Que la clémence et la miséricorde de Dieu, « qui tire l'indigent de la poussière, et relève le pauvre de son fumier », soient bénies sans fin ! Puissé-je vous donner des jours d'apaisement et de sérénité, aux approches du soir de votre vie [44]!

Une nouvelle phase allait commencer dans la vie de Liszt ; après les années de voyages incessants, après celles plus calmes passées à l'Altenbourg, comme maître de chapelle du grand-duc de Weimar, le quart de siècle qui va s'écouler jusqu'à sa mort le présente dans une situation nouvelle. Liszt est conquis maintenant au mysticisme, sous la double influence du monde romain et de son amie. Malgré sa ferveur religieuse cependant, il n'abandonne pas du tout ses préoccupations artistiques. Et le wagnérisme, qui traverse la période héroïque, va trouver en lui le plus ardent défenseur, celui dont l'influence très grande sera peut-être la plus indispensable à son triomphe.

III

La catastrophe du 21 octobre avait donné une orientation nouvelle, ou mieux définitive à l'esprit de Liszt ; dès cet instant, il semble bien qu'il dut renoncer à tout projet de mariage avec la princesse Sayn-Wittgenstein ; ses aspirations devinrent plus précises, plus impérieuses que jamais ; renonçant à une union qu'il avait désirée pendant quinze ans il résolut d'entrer dans les ordres

---

43 Briefe an die Fiïrstin, I, pp. 198-199, L. de (Weimar) 29 juin 61. Pendant le séjour de Liszt à Paris, la France Musicale, du 19 mai, publiait cette nouvelle : On dit qu'il n'a fait ce voyage que pour venir à la rencontre d'une princesse qui arrive de Rome. »

44 Briefe an die Furstin, II, pp. 236 et 238, Lettres 90 et 91.

[45]. De la Via Felice. où il se fixe d'abord, terminant son oratorio de Sainte Elisabeth, puis de la Madonna del Rosario au Monte Mario, chez les Oratoriens, où il vécut de juin 1863 à avril 1865, comme de la Villa d'Esté ou de la résidence papale de Castel Gandolfo, il adressait, comme jadis à Weimar, de petits billets presque quotidiens à la princesse Wittgenstein, qui demeurait place d'Espagne. Mais, le ton a changé et ces billets, qu'il signe d'un nom familier emprunté aux romans de George Sand, « Besson », « Bon Besson », ou simplement «B. B. », ont une teinte mystique très prononcée, très sincère aussi, que la correspondance des années précédentes ne faisait pas prévoir. Cette religiosité, aussi bien, se révèle dans les œuvres musicales qui datent de cette époque, à peu d'exceptions près [46]. Liszt ne désire que vivre dans l'isolement, loin du monde profane durant ces deux années passées à Rome.
Nonobstant, il entretient relations avec le monde musical romain : ses « acolytes musiciens, Sgambati, Bâche Ehlert, Bourgaud, Lippi, Bertha » viennent le voir à la Madonna del Rosario[47]

Pourquoi donc me faire l'injure de ne pas croire à mon entière bonne foi, s'écrie-t-il un jour, et me parler de je ne sais quelles chances, que je rencontrerais à Paris, Rome, en Hongrie, ou en Chine avec M. Castelnau ce qui me semblerait encore le plus raisonnable ! Je m'en bats l'œil, et m'en moque comme de l'an 40 ! Qu'on me laisse tranquille tout de bon avec de pareilles sornettes, qui ne sont nullement de mon goût résolu comme je suis à vivre le restant de mes jours dans le plus grand insouci de l'extrinsèque ! Mon parti est pris depuis longtemps et, en arrivant à Rome, j'ai juré et résolu de n'en plus démordre ! Une seule chose m'est nécessaire et salutaire : mettre de la suite et de l'assiduité dans le travail de mes petites notes, de manière à ce que dans son total, il fasse, plus tard, un peu d'honneur à mon Ecclésiaste. Je ne veux, ne cherche, ne désire pas autre chose ! Après avoir apprécié beaucoup de publics en gros et en détail, j'en suis venu parfaitement à ce point, où, non seulement on se passe du public, mais encore l'on trouve une véritable satisfaction à s'en passer. Ceux qui n'entendent pas cela ne s'entendent guère à la musique... Puisque tant est que les phrénologues m'assurent depuis quarante ans que je suis muni de fortes bosses musicales, force m'est de les mettre en mouvement et en évidence. A moins de circonstance déterminante pour moi, dit-il à son oncle vers le même temps, je suis résolu à ne plus fatiguer les gens de ma personne, ainsi qu'à me

---

45 Notons que jusqu'au 27 janvier 1862, il n'existe qu'une lettre, dans toute la correspondance de Liszt publiée à l'heure actuelle ; elle est adressée à Brendel, le 20 décembre 1861 : « Je suis sans nouvelles d'Allemagne depuis le commencement d'octobre, écrit-il. Comment vont mes amis Bronsart, Drœseke, Damrosch, Weissheimer ?... » (Lisst's Briefe, II, p. 1, 1. 1.) Le prince de Wittgenstein mourut subitement, en mars 1864, laissant par conséquent la princesse libre de ses actes. Liszt, se trouvant quelque temps après à Wilhelmstahl, chez le duc de Weimar, celui-ci, en vertu de cette affection et des «nombreux témoignages qu'il m'en a donnés n'hésitait pas à me parler de la simplicité d'un dénouement, ne pouvant imaginer qu'on ai poursuivi un but pendant 15 ans pour s'en détourner au moment où rien ne s'oppose plus à son accomplissement. Je lui observai que jusqu'ici je n'avais parlé de cette circonstance à qui que ce soit, et que je comptais bien ne pas rompre ce silence dorénavant. » Br an die Fùrstin, III, p. 55. De Wilhelmsthal, 29 sept. 64,7 h. du matin.
46 C'est à Rome qu'il acheva sa merveilleuse transcription des Symphonies de Beethoven, commencée une trentaine d'années auparavant.
47 Briefe an die Fùrstin, III, p. 19, 1. xxxv. Le musicien Bourgaud, dont il est ici question, est sans aucun doute M. Bourgault-Ducoudray, alors pensionnaire de la Villa Médicis à Rome. M. de Bertha a publié récemment de très intéressants souvenirs sur Franz Liszt {Mercure musical et revue S. I. M., 15 sept, à 15 nov. 1907).

soustraire à la fatigue oiseuse que me causent les gens. Grâce à Dieu, j'ai de quoi travailler sans m'inquiéter autrement de mon travail que par rapport à la bonne conscience que j'en voudrais garder. A cet effet Rome me convient singulièrement, et si je m'en abstins, pour si peu que ce soit, ce fut à bon escient...

La retraite prit fin cependant, par un voyage en Allemagne et en France. Liszt devait participer à la Tonkunstler-Versammlung de Carlsruhe, au mois d'août; il y entendit son Psaume, son Mephisto- walzer et les Festkânge; Wagner, qui le rencontra à Carlsruhe,
l'emmena avec lui à Munich, où Louis II venait d'attirer Hans de Bùlow, comme kapellmeister ; puis il se rendit à Weimar. Là, c'est un pèlerinage qu'il accomplit, et, visitant l'Altenbourg, il écrit de la « chambre bleue » de la princesse, sa « chapelle d'ici » :

Les murs gémissent en chantant. Je pleure, et pleure encore, et ne puis que pleurer prosterné devant vous, mon bon ange ! Vous êtes partout ici, et c'est par votre amour que Dieu descend dans mon cœur. La voix de vos larmes et de vos prières en ces lieux résonne dans mon âme [48].

Il quitte quelques jours Weimar pour Berlin, où il va s'agenouiller sur la tombe de son fils Daniel, est reçu de nouveau à Wilhelmsthal par le grand-duc, et arrive à Paris le 4 octobre, « jour de la Saint- François ». Il n'y reste que huit jours à peine, le temps d'embrasser sa mère qui « est en parfaite santé et conserve sur beaucoup de choses un jugement parfaitement sain, qu'elle assaisonne avec une bonne humeur charmante, non dépourvue d'une certaine malice douce et honnête [49], et de voir un certain nombre personnes, dont il adresse la « petite liste » à la princesse: Daniel Stern, le prince Poniatowsky. Moulinen, ancien ambassadeur à Weimar, Mme Saint-Mars, Berlioz, le Père Cratry, Iiucquet, Erard, Jules Janin, Rossini, l'abbé Petitot et Belloni. l'impressario de ses voyages d'autrefois.
De retour à Rome, il passait six mois encore à la Madonna del Rosario, faisait une retraite de quelques jours chez les Lazaristes et, le 25 avril 1865. recevait les ordres mineurs dans la chapelle de Monseigneur de Hobendohe, au Vatican. Le soir même, il faisait à la princesse le récit de la cérémonie :

Je me suis levé avant 6 heures. Après avoir fait quelques prières et entendu la messe, j'ai continué la lecture d'un excellent ouvrage : Traité des Saints Ordres, par Monseigneur Ollier, curé de la paroisse et fondateur du séminaire de Saint-Sulpice. L'abbé Bauer a eu l'obligeance de l'emprunter au supérieur du séminaire français, et de me l'envoyer hier soir. Vers 7 heures, Monseigneur Hohenlohe est venu me prendre en frullone. Nous avons fait le trajet à deux, de la mission au Vatican. La cérémonie a précédé la messe. Les paroles constitutives de la cérémonie sont tirées du Psaume 15. Je les ai proférées de cœur et de bouche, en même temps que l'évêque pendant qu'il m'appliquait les signes de la tonsure : « Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice. C'est vous qui me rendrez mon héritage ». Quelques oraisons et le psaume 83 : « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur, Dieu des armées » complètent la cérémonie. Monseigneur Corazzo et Don Marcello servaient la messe. Salua et notre excellent Fraaris, qui avait reçu ma dernière confession de laïque, y assistaient ainsi que Fortunato et Antonio... Que notre cher bon Dieu vous comble de toutes ses bénédictions !

---

48 Briefe nu die Fürstin. III. pp. 42 cl 46.
49 Br. an die Fürstin. III. p. 59, de 0 Paris, 4 oct.. mardi, jour de la Saint- François, 4 heures après-midi, 29, rue Saint-Guillaume ».

... Encore une fois, Hohenlohe a fait toutes choses pour le mieux. Je n'ai pas manqué de parler de ma reconnaissance et de mon dévouement pour lui, au Saint-Père, ce soir [50].

Et quelques jours plus tard, il mandait à la princesse Constantin de Hohenlohe-Hechingen :

J'habite maintenant le Vatican, auprès de Monseigneur Hohenlohe, dont l'appartement est au même étage que les Stanze de Raphaël. Ma demeure ne ressemble guère à une prison cellulaire, et la bienveillante hospitalité que m'y fait Monseigneur Hohenlohe m'exempte de tout assujettissement pénible. Aussi ne la quitterai-je que rarement et pour peu de temps, les déplacements et surtout les voyages m'étant devenus fort onéreux à divers égards... Mieux vaut travailler en paix chez soi, que se répandre au dehors, sauf les cas majeurs [51].

Un de ces cas majeurs, suivi de beaucoup d'autres, fut le vingt- cinquième anniversaire, au mois d'août, de la fondation du Conservatoire de Pesth. Liszt ne put refuser d'y faire acte de présence, et de diriger son oratorio de Sainte-Elisabeth et sa Dante-Symphonie ,
qui fixaient son nom « dans le respect enthousiaste de la population » [52]. Un nouveau voyage à Paris, suivait bientôt celui de Pesth. Cette fois, « l'abbé Liszt » se présentait au public parisien, non plus comme virtuose, mais comme compositeur : il faisait exécuter à Saint- Eustache, le dimanche 18 mars, sa Messe de Gran. La curiosité du public fut immense : les billets d'entrée à l'église montèrent jusqu'à vingt francs. « Près de 50.000 francs de recette pour la caisse des écoles est un fait quelque peu ignoré. Jusqu'ici on avait atteint à peine le chiffre de 8 à 10.000 francs aux messes des années précé- dentes. Berlioz, d'Otigue, Kreutzer et d'autres de mes amis ? Rossini, très bienveillant » [53], tel fut le résultat matériel et moral. Le Credo était repris le Vendredi-Saint 30 mars, au Concerts Pasdeloup ; mais, « comme il n'y a point de loges au cirque, et que je serais, inévitablement le point de mire de toute la salle, je préfère de beaucoup rester dans ma chambre le soir du vendredi-saint ; le bréviaire est aussi la plus grande des musiques. On prête à Rossini ce mot, que plusieurs journaux citent « Liszt compose des messes pour s'habituer à les dire .

« La vérité est que j'ai plus prié ma Messe de Gran que je ne l'ai composée, et depuis assez longtemps je m'accoutume à chanter mon bréviaire ».

Au cours de son séjour à Paris, Liszt était reçu par l'Empereur, qui « avec une grâce napoléonienne », daignait s'entretenir avec lui pendant une demi-heure. « Il a été question de Rome, de Lucien, d'Ollivier, de Bùlow, etc. » Les sommités du monde diplomatique,
politique, artistique se le disputaient. La curiosité était enfin attirée sur ses œuvres ; Pasdeloup se proposait d'exécuter un des Poèmes symphoniques, ce qu'il ne put faire, d'ailleurs Avec Saint-Saëns et Planté, il faisait connaître, chez la princesse Mathilde, chez Rossini, chez Gustave Doré, les Préludes, le Tasse, le Dante, l'Elisabeth et le Christ étaient parvenus à la connaissance de S. M. l'Impératrice [54] qui le fait commander aux Tuileries. Pendant un mois, il avait été, une fois encore, le lion de Paris...

---

50 Liszt' s Briefe an die Furstih, III, p. 71, « 25 avril, Saint-Marc, 1865, 7 heures du soir ».
51 Liszt' s Briefe, II, p. 81, du « Vatican, 11 mai 1865 ».
52 Liszt's Briefe an die Filrstin, III, p. 101, 1. 6, de « Paris, dimanche soir 18 mars 66 ». Liszt était venu à Paris à la suite de la mort de sa mère (5 février 1866). Voir les souvenirs de M. de Bertha cités plus haut. Cf. IV, p. 212. La lettre de « Budapesth, 22 mars 78 », dans laquelle Liszt rappelle ces événements
53 Briefc an die Fiïrstin, III, p. 115, de Paris, « dimanche matin » (22 avril 1866).
54 Id., ib., p. i2i, « samedi. 12 mai 66 ».

De retour à Rome, Monseigneur de Hohenlohe, ayant été nommé cardinal, dut abandonner le Vatican. Liszt revint au Monte Mario, il écrivait le jour même à la princesse :

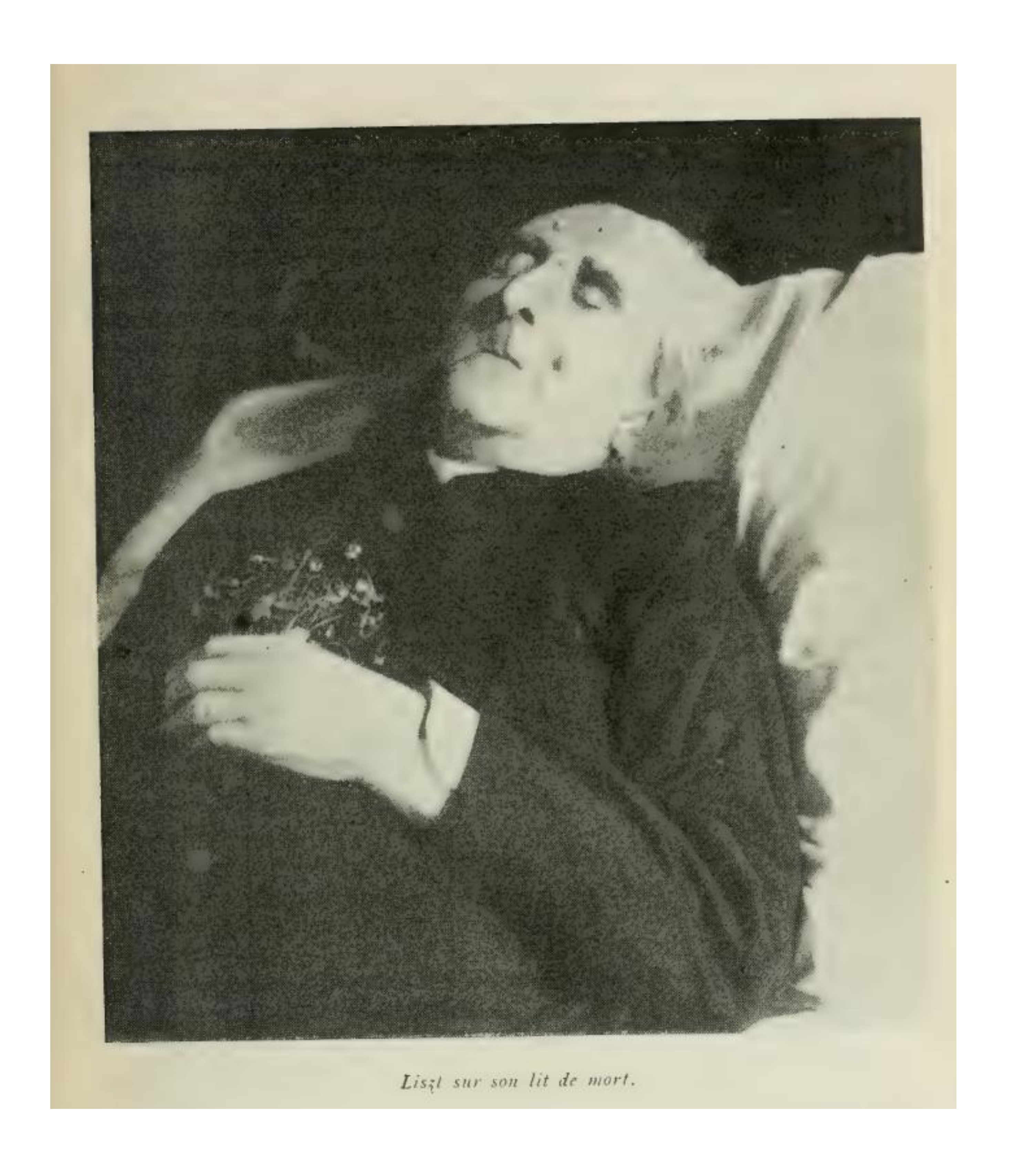
A la Madonna del Rosario, 7 h. 20, juin 1866.

Ma première pensée vole vers vous. Je vous rends grâce et vous bénis de toute mon âme et recommencerai pour toujours continuer de même sans fin, tant que j'aurai un souffle de vie. F. L. [55]

L'été suivant, un nouveau voyage en Allemagne ramenait Liszt à Weimar, à l'occasion des fêtes du huitième centenaire de la Wartgourg. « Treize années de joies et douleurs, de Wahrheit und Dichtung me serrent, chantent, pleurent, crient, gémissent, rayonnent en ce lien. Chaque objet, que dis-je, chaque atome d'air et de lumière contient une parcelle de votre âme. C'est un hymne glorieux, ineffable, immense, de toutes les énergies, de toutes les tendresses de Marthe et Marie à la fois », écrit-il de la « chambre bleue »[56].
A Munich, il assiste aux représentations wagnériennes dirigées par Bùlow et constate que l'amitié idéale de Louis II pour Wagner « se maintient avec tous les signes d'une véritable passion » ; les Meistersifiger (Maître chanteur)l'émerveillent « par une incomparable sève, hardiesse, vigueur, abondance, verve et maestria. Nul autre que Wagner n'eût réussi à produire un pareil chef-d'œuvre ».

---

55 Id., ib., p. 123.
56 Id., ib., p. 159, « vendredi 11 octobre (1867), Munich ».



Liszt sur son lit de mort

Tantôt à Rome, ou aux environs, à la Villa d'Esté, à Tivoli, à Grotta Mare, Liszt redevient alors le voyageur d'autrefois; mais son centre de gravitation est toujours à Rome, auprès de la princesse ; chaque année le voit à Weimar, où l'appellent tant de chers souvenirs, il s'y attarde

même assez longtemps chaque fois ; à Pesth, où ses compatriotes le fêtent royalement, à Munich où, sous la direction de Bùlow, se mène la bataille wagnérienne, envers et contre tous, malgré la formidable opposition politique déchaînée contre le favori du roi. On pense quel événement douloureux ce dut être pour Liszt d'apprendre la séparation de Bùlow d'avec sa femme, qui devait épouser plus tard Richard Wagner. Le 24 août 1869, à la veille de la première représentation du Rheingold, il écrit :

Hans est à Berlin pour entamer le divorce. Je n'y peux aider en rien, et ne verrai probablement pas Hans cette fois... Nonobstant beaucoup de difficultés, de retards et de gloses, la représentation du Rheingold est toujours fixée à dimanche prochain, 29 [57].

Mais subitement, tout est changé : « grande déception ». Le Rheingold n'a pas été représenté dimanche et ne le sera probablement pas avant plusieurs mois. Le Musikdirector Richter auquel Wagner a confié exclusivement la direction de l'ouvrage s'est cru obligé de déclarer peu après la répétition générale, qu'avec d'aussi misérables décors, et une mise en scène d'un tel ridicule il fallait renoncer à donner le Rheingold, et que lui, Richter, refusait absolument de le conduire. Il y a entre autre un arc-en-ciel en bois, qui a fort diverti les correspondants des journaux français [58].
Et ce n'est que l'année suivante que Liszt put entendre « cette œuvre sublime, que l'on comprendra mieux plus tard ». ainsi que La Walkyrie « dont le succès à Munich est déjà constaté [59]. Ces représentations avaient lieu les 14 et 17 juillet 1870. Le lendemain la guerre franco-allemande éclatait.
Liszt suivait avec une douloureuse anxiété les phases de la guerre entre les deux pays, ses deux patries adoptives. Il se retira à Saxard, eu Hongrie, au commencement d'août ; c'est là qu'il apprend « le coup terrifiant de la reddition de l'armée française et de l'Empereur », de ce Napoléon pour lequel il professait une très grande admiration, et « dont le régime personnel s'est montré nécessaire, réparateur, conciliant, progressif, véritablement intelligent, et démocratique dans le meilleur sens du mot [60]. Napoléon, écrivait-il au lendemain de la mort de l'empereur, cœur magnanime, intelligence universellement compréhensible, sagesse expérimentée, caractère doux et généreux et destin néfaste. C'est un César entravé, garrotté mais animé d'un souffle du divin César, personnification idéale de l'Empire terrestre. En 61, dans une assez longue conversation.
Napoléon me disait: « Il me semble parfois que j'ai plus de 100 ans ». Je lui répondis: « Vous êtes le siècle, sire ».
En effet, je croyais sincèrement alors et depuis que le gouvernement de Napoléon était le plus approprié aux besoins et aux progrès de notre temps. Il a donné de grands exemples, et accompli ou tenté de hauts faits les amnisties plus complètes que sous aucun autre règne la reconstruction de Paris, Marseille, Lyon, Brest, etc. les guerres de Crimée et d'Italie le patronage de l'Eglise catholique à Rome et en tous pays la grande Exposition de Paris,
et l'essor donné aux expositions partielles de provinces le soin actif du sort et des intérêts des populations de la campagne et de la classe ouvrière les largesses et libéralités envers les savants, les écrivains et les artistes. Tout cela sont des actes historiques, auxquels Napoléon n'a pas seulement participé, mais dont il a pris souvent l'initiative et maintenu

---

57 Briefe an die FUrstin, III, p. 223, « mardi soir, 24 août, Munich », 1869.
58 Id., ib., p. 224. « mardi 31 août 69 ».
59 Id., ib., p. 251, « vendredi matin 15 juillet 70, hôtel Marienbad, Munich ».
60 Id., ib., III, p. 263, 1. « 4 sept. 70, Sexard », et 240, « 31 août Sexarcl ».

l'exécution, malgré les difficultés qui s'y opposaient. Ils ne sont pas effacés par son désastre final, si terrible qu'il fût. Quand le jour de justice viendra la France ramènera son cercueil, pour le placer glorieusement auprès de celui de Napoléon I", à l'église des Invalides. Jusque-là, la succession du Prince Impérial au trône n'a que peu de chances favorables. Le souvenir de Sedan pèse plus lourdement que celui de Waterloo. Il faudrait quelque miracle et le jeune Napoléon n'est pas comme le Comte de Chambord, qui lui-même reste hors de son royaume « l'enfant du miracle ».. [61].
Malgré tout, malgré qu'il acceptât la République comme le seul gouvernement possible, en France, Liszt conservait une admiration constante pour Napoléon III, admiration partagée par la princesse Wittgenstein qui voyait surtout en l'Empereur l'adversaire des Russes en Crimée et le protecteur de la papauté. Quant à la nécessité pour la France de se confier à M. Thiers, elle lui semblait « un grand châtiment ». Et il ajoutait :

Un ancien ami de Bismarck me racontait à Vienne que celui-ci lui avait dit dernièrement : « C'est dommage que Napoléon soit tombé, il est doux, intelligent, et souverainement capable de régner. Son seul tort consiste à n'avoir pas compris qu'au lieu de déclarer la guerre à l'Allemagne, il fallait braquer les canons contre la canaille de Paris, et refaire un 2 décembre [62].

Une autre fois encore, parlant de Bismarck, il disait :

C'est un bois très rare que celui dont on fait les Bismarck. Pour que ce bois acquière son entière croissance, il faut le sol approprié des circonstances et événements. Un Bismarck ou un Napoléon ne se conçoivent point d'une façon abstraite, existant par eux-mêmes, comme les grands personnages de la science et de l'art Newton, Keppler, Beethoven. Ceux-ci trouvent et donnent beaucoup plus qu'ils n'empruntent, tandis que des personnages politiques sont condamnés à manipuler les hommes et ne réussissent à devenir des chiffres qu'à la condition que les zéros s'avisent de se placer après eux.

Cependant, Wagner commençait à s'occuper de l'œuvre de Bayreuth, cherchant à y intéresser tous les amateurs, tous les personnages susceptibles d'en hâter la réussite. Le concours de Liszt lui était, cela va sans dire, des plus précieux, de Liszt qui avait été l'ouvrier de la première heure du wagnérisme, et sans la coopération duquel Bayreuth eût semblé réellement inexplicable.
Depuis 1869, tous rapports étaient rompus entre eux, lorsque, au mois de juin 1872, Liszt reçut tout à coup une invitation de venir à Bayreuth. Mes anciennes meurtrissures m'ont empêché de vous parler du détail de la question Bayreuth, écrit-il à la princesse. Voici copie de la lettre de Wagner et de ma réponse. On verse toujours du côté de la miséricorde,
en implorant la sienne et m'y abandonnant tout entier. Quant au monde, je ne m'inquiète pas de l'interprétation de cette page, de ce que vous nommez ma biographie. Le seul chapitre que j'avais désiré d'y ajouter manque et le reste ne me préoccupe que dans la mesure des choses raisonnables. Depuis quelques mois, j'écris de loin en loin à Cosima. Les lettres d'elle que Bùlow et Mme Moukhanoff m'ont communiquées me persuadèrent qu'il valait mieux que je ne me retranche pas de son existence. Lorsque Gross partit avec une trentaine de membres de notre chapelle pour Bayreuth, je la chargeai de remettre à Cosima un exemplaire du Christ, qui venait

---

61 Id., IV, pp. 2-3, « 10 janvier 73, Pesth ».
62 Briefc an die Fiirstin, II, p.

de paraître. Elle m'en a déjà remercié. Que les anges vous gardent et me conduisent près de vous en septembre.

RICHARD WAGNER A FRANZ LISZT

Mon cher Ami,

Cosima prétend que tu ne viendrais pas, même si je t'invitais. Nous devrions souffrir cela comme nous avons souffert tant de choses. T'inviter cependant je ne puis m'en abstenir. Et je te le crie quand je te dis, viens. Tu vins dans ma vie comme l'homme le plus grand auquel j'aie jamais pu adresser des paroles intimes d'amitié. Tu te séparas de moi sans doute parce que je n'avais plus autant confiance en toi que toi en moi. A ta place, ton être intime, caché de nouveau, s'approche de moi, et mon regret me remplit de te savoir plein de confiance en moi. Ainsi tu vis en pleine beauté, devant moi et en moi et comme sur des tombeaux nous sommes réunis. Tu fus le premier qui m'ennoblit de ton amour.
Pour ma seconde vie plus haute je suis maintenant uni à « Elle » et je puis ce que je n'aurais jamais pu sans elle. Ainsi pouvais-tu devenir tout pour moi tandis que moi je pouvais si peu. Combien plus cruel je suis envers toi. Je te dis maintenant viens et je te dis aussi, viens à toi car ici tu te trouveras. Sois béni et aimé comme tu le désires.
Bayreuth, 18 mai 1872.
Ton Viel ami, Richard.

FRANZ LISZT A RICHARD WAGNER

Sublime cher ami,

Profondément ému par ta lettre, je ne puis te remercier par des paroles. Mais je soupire après le moment où toutes les sombres considérations qui me retiennent au loin se dissiperont et nous nous reverrons bientôt. Car je dois aussi t'expliquer comment mon âme reste inséparable de vous ranimée intimement dans « ta seconde plus haute vie,
dans laquelle tu pourras ce que tu n'aurais pu tout seul ». J'y vois la bénédiction du ciel ! La grâce de Dieu soit avec vous comme tout mon amour !

20 Mai 1872 [63]*. F. L.*

La réconciliation tant désirée de part et d'autre, fut bientôt un fait accompli et le 2 septembre,' Wagner et sa femme arrivèrent à Weimar; le mois suivant, Liszt faisait son premier voyage à Bayreuth. Désormais, Rome sera de plus en plus délaissé par le maître ;
l'irrésistible enchanteur dont les Niebelungen vont bientôt vivre sur la scène qui leur est destinée, l'attire à sa suite, dans la petite ville de Franconie où il a fait édifier le temple de son art. Pendant cette dernière période de sa vie, Liszt partage l'année entre Budapest, où ses compatriotes l'on nommé président de l'Académie de musique en 1871 (il y passe les mois d'hiver) Weimar, d'avril à juillet, et la villa d'Esté, à Tivoli, « où Son Eminence le Cardinal Hohenlohe lui fait l'accueil le plus aimable [64] ».

---

63 Briefe an die Fiirstin, III, pp. 349-350 (Weimar, 1872), « 21 juin ».

64 Pd., ib., Lisct's Briefe, II. à Marie Lipsius. liricje un die Fïtrstin.

Mais, c'est « l'immense événement de l’art contemporain : Les Nicbclungen à Bayreuth », qui retient surtout son attention, et lorsque « la grande merveille de l'art germanique s'accomplit (2) », en août 1876. il est un des premiers à la célébrer sans réticence. Chaque
i' cycle » de représentations le ramène dans la petite ville franconienne et, lorsque Parsifal paraît, le 26 juillet 1882, son admiration n'a plus de bornes :

Œuvre sublime, sublimissime sans précédent quelconque ! L'immense génie de Wagner domine l'art dramatique en la deuxième moitié du XIXe siècle. Le Parsifal est plus qu'un chef-d'œuvre, c'est une révélation dans le drame musical! On a dit justement qu'après le can- tique des cantiques de l'amour terrestre, de Tristan et Isolde, Wagner a glorieusement tracé dans Parsifal le suprême cantique de l'amour divin, selon l'étroite possibilité du théâtre. C'est l'œuvre miracle de ce siècle ![65].

Mais l'admiration, chez Liszt, ne fut jamais exclusive, et celle que provoquait chez lui l'incomparable « poète par le verbe et par le son » Worttondichter de Bayreuth ne pouvait lui faire oublier son frère ennemi, Berlioz, auquel Paris projetait alors d'élever une statue.
Quoique Berlioz m'ait tristement renié en 1866 à Paris, j'affirme constamment mon admiration pour son génie, écrit-il de Weimar avant la reprise prochaine de Benvenuto Cellini à Leipzig. Son prénom, Hector, ne lui a pas porté bonheur, dit-il une autre fois l'Achille Wagner étant survenu en dominateur du drame musical contemporain. Et après avoir dit à la princesse qu'il contribue personnellement pour 300 francs au monument de Berlioz, il ajoute :

Si vous voulez gracieusement participer à la souscription, un peu maigre, pour le monument de Berlioz ce sera bien, 100 francs suffisent de votre part. Dans les quelques lignes qui accompagneront votre envoi, je vous engage à rappeler que Berlioz vous a dédié les Troyens.

Sans interruption, la correspondance avec la princesse Wittgenstein se continue, mais le ton change parfois : il y a ici et là des traces de désaccord qu'il n'est d'ailleurs pas très facile de préciser. Il est évident que Liszt, ayant repris peu à peu sa vie nomade et mondaine, quoique beaucoup moins active qu'autrefois, l'influence de la princesse, n'étant plus immédiate, est moins prépondérante.

*Le grand accablement de mes vieux jours est de me trouver en contradiction avec vous, avoue-t-il une fois. Il n'en était pas ainsi de 1847 à 1862. Sauf quelques querelles sur les exigences littéraires et mes sottises, nous étions de plein accord sur toutes les questions essentielles. Rome et vos transcendances d'esprit ont changé tout cela mais encore
maintenant je n'admets que les différences d'opinion, non le dissentiment du cœur auquel jamais je ne souscrirai, dussé-je vous opposer les plus formels démentis. Bavarder davantage sur nos oppositions à Rome me semble superflu et même fâcheux... Au fond, et très douloureusement pour moi quatre points cardinaux m'éloignent de Rome. Les nomme-rai-je? Oui ils sont vous et moi, votre fille et la mienne. Là-dessus, je n'ai qu'à me résigner à distance, à la dévotion de la croix du bon larron ! F. L.*[66]

---

65 Déjà, lors de la première représentation des Meistersinger, il écrivait : « Si j'avais un livre à faire sur Wagner, \>- prendrais volontiers pour épigraphe ce Victor Hugo : « J'admire tout, j'admire comme une brute. » 'Lettres à une initie, p. 201, « 13 juin 68 ».)

66 Briefe an die Fiirstin, IV.

Le baptême m'a donné pour patron Saint François de Paule, d'origine obscure, et fondateur de l'ordre des Minimes. Il jeûnait et se macérait, n'écrivait pas ses sermons, et ne s'occupait guère de littérature. Votre patron, Saint Charles Boromée, d'illustre famille, était de bonne heure cardinal et participait ainsi au gouvernement de l'Eglise. Il s'intéressait même à la musique, et protégeait la réforme alors permise de la Chapelle Sixtine, dans le sens de Palestrina. Tout en jeûnant et se macérant, comme Saint François de Paule, et prenant pour devise Humilitas, il restait archevêque de Milan et Porporato. Nos deux patrons expliquent au mieux nos différences d'opinions. Vous planez en haut, et je barbotte en bas. Je m'attache au Minime et vous vous accordez avec le Grand, qui doit régner et gouverner! Pourquoi discuter ?
Vous devez nécessairement avoir raison. Pardonnez-moi seulement de ne pas m'émerveiller de la ménagerie symbolique des lions, aigles, ours, loups, renards et serpents. Les rugissements et fausses notes des uns et des autres ne me charment pas plus que les hurlements et sifflements des autres ! Soit dit en toute soumission catholique : la prudence des serpents pourrait se passer de venin et la simplicité des colombes de fiel! 67.

Au cours de ces dix dernières années de sa vie, Liszt, qui jouissait de la plus grande popularité, dont le nom, entouré de légendes, était connu de toute l'Europe, fit deux voyages à Paris : l'un en 1878, lors de l'Exposition (il était membre du jury de la classe 13), ne
dura que dix jours; l'autre, quelques semaines avant sa mort, fut coupé par un voyage à Londres, en mars et avril 1886. La Messe de Gran « désormais réhabilitée, malgré l'opinion contraire de Berlioz en 1866, et de son scribe d'Ortigue, bon catholique et mon ami de
jeunesse », fut exécutée à Saint-Eustache, on se rappelle encore aujourd'hui avec quel succès, sous la direction d'Edouard Colonne, qui inscrivait en même temps, au programme de ses concerts Les Préludes, Orphée et la Rhapsodie hongroise. A Saint-James Hall, à Londres, Mackensie dirigeait l'Elisabeth; le 8 mai, le même oratorio était exécuté au Trocadéro, dont la salle était « convenablement remplie de tout Paris »[68]. Le succès artistique, il faut le constater, ne répondit pas au succès de curiosité; les temps n'étaient pas encore venus.
De retour à Weimar le 17 mai, Liszt se rendait deux mois plus tard à Bayreuth, assister aux représentations wagnériennes. Atteint d'un catarrhe pulmonaire qui l'inquiétait assez sérieusement depuis quelque temps, il s'éteignait, le 31 juillet, dans la petite maison qu'il
occupait à Bayreuth. Il avait assisté à la dernière représentation de Tristan et Iseult, le 25 juillet. Ses dernières paroles furent : « Adieu, Tristan ![69] ».
Selon sa volonté d'être enterré « là où la volonté de Dieu l'a fait mourir », les obsèques de Liszt eurent lieu à Bayreuth, le 2 août. Le kronprinz Frédéric, venu à Bayreuth pour les Festspiele y assista, et dans la ville en fête par la présence de l'héritier de l'Empire alle-
mand, l'événement revêtit une solennité grandiose.
La princesse Carolyne Sayn-Wittgenstein ne survécut que peu de mois à celui qui pendant quarante ans lui avait voué la passion la plus noble, et dont les lettres, suivant l'expression de Mme La Mara, sont comme « une apothéose de l'amour ». Elle s'éteignit à Rome le 9 mars 1887[70].

---

67 Briefe an die Fiirstein, IV, p. 170, du «10 janvier 77, Budapesth ». Cette lettre ne partit que le lendemain, après que Liszt l'eût écrite et abrégée, «. tâchant d'éviter les arguments de la passion ».
68 Id., ib., pp. 172-173, du « 14 janvier 77, Budapesth ».
69 La dernière lettre de Liszt à la princesse Wittgenstein est datée de « Colpach, Luxembourg, 6 juillet ». Liszt parut pour la dernière fois en public le 19, à Luxembourg.

70 Voir Une Amie de Liszt, par M. Melegari (Revue de Paris, 1" sept. 1897).

Après Wagner, après l'infortuné Louis II de Bavière, Liszt disparaissait, au milieu de l'apothéose qu'il avait prévue et préparée de longue date, avec sa clairvoyance de prophète et d'artiste, et avec lui, l'incarnation d'une génération qui, succédant à la période romantique, avait donné un nouvel idéal à notre humanité.

Décembre 1910.

J.-G. Prod'homme[71].


Imprimerie Coopérative Ouvrière
Villeneuve-Saint-Georges

Le Gérant : Ernest Reynaud.

---

71 Jacques-Gabriel Prod'homme, né le 28 novembre 1871 à Paris et mort à Neuilly-sur-Seine le 17 juin 1956 est un musicologue français.


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 03 09 12 14 15 4